

Assemblée du Désert - Dimanche 4 septembre 2022

Message final de Ingrid Prat,

pasteure de l'Eglise protestante unie de France (Gardon-Vidourle).

« Au cimetière des Saints-Innocents, ce dimanche 24 août 1572, à midi, un buisson d'aubépine, desséché depuis des mois, se met à reverdir près d'une image de la vierge »¹

Il n'en faut pas plus pour que l'hystérie collective s'empare de la foule, que la rumeur s'étende et que le massacre des hérétiques enfle dans la démesure. Une aubépine : un signe.

La mémoire est floue à cet instant. Qui ? Quoi ? Comment ? Pourquoi ? Où ? C'est comme un jeu de Cluedo où en guise de Colonel Moutarde git, démembré tel une paillasse sur un cure dent, le corps de l'amiral Gaspard Coligny de Châtillon. Il faut reconstituer l'événement, rebattre les cartes, remanier les données de l'Histoire pour en comprendre ses tenants et ses aboutissants.

Mais la mémoire reste floue. Elle retient les grands noms : celui des rois, des reines, des princes et des princesses, des ducs, un Pape... Et oublie les petites gens, meurtriers d'un jour qui, sur le signe d'une aubépine fleurissante, sont allés massacrer leurs voisins hérétiques.

La mémoire reste floue mais une image saisissante reste gravée dans notre esprit, comme si toutes les télévisions du monde entier s'étaient alors emparées de l'événement : l'eau de la Seine était rouge.

L'eau charriant les corps devient signal. La folie meurtrière se répand dans tout le royaume comme une trainée de poudre, un tsunami que rien ni personne ne peut plus arrêter. Le massacre dure trois jours, inaugurant plusieurs décennies de barbarie contagieuse et de hainéréciproque.

La mémoire collective gardera pour elle les charniers de corps empilés et l'eau rouge de la Seine, faisant des Huguenots - pas toujours innocents - les martyrs de cette triste partie de l'Histoire.

*

De combien de massacres, de génocides, l'Histoire du monde est-elle entachée ? L'œil distrait, nous les regardons de loin. La trace émotionnelle infligée au moment des faits s'estompe peu à peu. Il faut un procès retentissant pour qu'elle revienne s'immiscer subrepticement. Il faudrait tous les nommer, pointer du doigt de la raison tous les barbarismes pour que le « plus jamais ça » soit une réalité tangible. Mais l'eau des fleuves de la terre continue de charrier les corps decelles et ceux qui - par quelle audace - ont eu la mauvaise idée d'exprimer ou d'afficher leur différence : une spiritualité autre, une sexualité autre, une couleur de peau, une revendication de liberté, une tradition, une langue, une religion... la liste est longue. Comme si l'humain avait toujours une bonne raison que de vouloir éliminer celui ou celle qui ne rentre pas dans le moule de la norme imposée, la norme

¹ Henri TINCQ, *Le massacre de la Saint-Barthélemy : l'obsession de la souillure hérétique*, in *Le Monde* du 3 août 2007.

du plus grand nombre, la norme qui soi-disant pourrait garantir . . . la paix.

« *Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi* » (Genèse 4/10) dit l'Éternel à Caïn qui vient d'assassiner son frère. La violence meurtrière est une impulsion humaine qui ne date pas d'hier. Elle inaugure le monde, elle le façonne, laisse sa trace en creusant des frontières et force les nationalismes et les intégrismes. On l'appellera Shoah, Apartheid... Elle portera des noms de villes, des noms de tribus, des noms de pays : Arménie, Rwanda, Sebrenica, Kurdistan, Ouïghours, Tsiganes, Boutcha, Marioupol... Saint-Barthélemy. Elle porte en elle la tentation de Babel², celle qui voudrait que tout un chacun soit uni dans une même tâche, une même pensée, une même langue, un nom unique.

La violence attise la violence, la peur engendre la peur et promeut les replis identitaires. On accusera l'instinct animal. Mais l'animal, lui, tue pour sa survie. L'humain tue pour le pouvoir, pour des idéaux en tout genre et parfois sans savoir pourquoi.

Je revois les larmes de Lylou, l'héroïne de Luc Besson dans « Le 5ème élément », faisant défiler les atrocités du monde : elle va devoir les « ingurgiter » pour comprendre sa mission, savoir ce qu'elle fait là. Prendre acte. Faire mémoire.

Faire mémoire est une nécessité fondamentale. « Celui qui ne connaît pas l'histoire est condamné à la revivre », dira Karl Marx.

Toutes les croyances, toutes les religions sont fondées sur un « faire-mémoire ».

• Le livre de l'Exode en rappelle l'importance pour le peuple Hébreux : « *Ce jour-là vous servira de mémorial. D'âge en âge – loi immuable - vous le fêterez.* »³ Ce jour-là, celui où les Hébreux sont sortis d'Égypte, on célèbre donc la Pâque. Dans la tradition juive, on célèbre la libération du joug de Pharaon, la fin de l'esclavage et la naissance d'Israël. On se souvient, avec l'agneau sacrifié, du sang badigeonné sur les portes qui devait épargner les enfants des foyers juifs alors que ceux des Égyptiens allaient mourir. « *Ce jour-là vous servira de mémorial. D'âge en âge - loi immuable - vous le fêterez.* » Le faire-mémoire de cette histoire est le fondement de la religion juive. Un passage vers une vie renouvelée qui va se chercher, parfois se perdre, mais qui sera toujours accompagnée par la présence de Dieu qui va donner quelques garde-fous pour que cette nouvelle vie puisse grandir et s'épanouir. Il va laisser quelques commandements à son peuple en marche dans le désert et notamment, entre autres, celui-ci : « Tu ne tueras point ».

• Dans la tradition chrétienne le faire-mémoire est associé à la Cène, symbolisant la mort et la résurrection du Christ. « *Faites ceci en mémoire de moi* »⁴ dira Jésus en partageant le pain et le vin dans l'ultime repas précédent sa mort. 'Anamnésis', en grec, qui évoque l'action de 'faire remonter une mémoire'. Ce n'est pas juste se souvenir d'un événement passé, ponctuel. C'est une mise en mouvement, un chemin pour la vie. C'est se souvenir de la vie donnée pour que nous puissions la donner à notre tour, entière, pleine,

² Genèse 11.

³ Exode 12, 14.

⁴ Luc 22, 14-20.

chaque jour qui passe (et pas juste une fois en passant en partageant un bout de pain et une gorgée de vin). Cette invitation à vivre pleinement la vie, à la partager, à la « donner », est marquée par une loi, celle qui vient résumer toute la Loi : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

Ces deux fondements mémoriels, celui de la tradition juive et celui de la tradition chrétienne, sont ancrés dans des actes violents : la mort des premiers-nés égyptiens, des enfants, des bébés... innocents... ; la mort de Jésus sur la croix... innocent... Deux barbarismes qui laissent entendre que, finalement, tout acte de vie, toute résilience, doit faire le deuil de la mort, et en particulier de celle qui ne peut en aucun cas se justifier.

L'Histoire a montré, et montre encore, que la mémoire de ces événements fondateurs reste fragile. N'accuse-t-on pas régulièrement les Juifs d'avoir tué le Christ ?

« La mémoire - écrit Tzvetan Todorov - est comme le langage, un instrument en lui-même neutre, qui peut être mis au service d'un noble combat comme des plus noirs desseins. Le « devoir de mémoire » ne sera pas moralement justifié si le rappel du passé nourrit avant tout mon désir de vengeance ou de revanche, s'il me permet simplement d'acquérir des privilèges ou de justifier mon inaction dans le présent. On ne saurait reprocher à quelqu'un d'instrumentaliser le passé : non seulement parce que tous le font, mais aussi parce qu'il est légitime que le passé serve le présent. Seulement tous les usages de la mémoire ne sont pas bons, certains d'entre eux s'apparentent plutôt à des abus. »⁵

La mémoire commet quelques ratés. Elle ne garde que ce qui l'arrange, plonge dans l'oubli ce qui la dérange. Dans mon travail pastoral, je suis très souvent confrontée à des familles en deuil qui, lorsqu'elles évoquent avec moi leur défunt, ne parlent que de leurs côtés sympathiques et attrayants : « il était merveilleux », « c'était la gentillesse incarnée », « elle aimait tout le monde »... Il y a certainement du vrai dans toutes ces déclarations mais ce ne peut être en aucun cas 'La vérité'.

Une « juste mémoire », pour reprendre un terme cher à Paul Ricoeur⁶, demande un effort pour que le caractère émotionnel engendré par un événement traumatique soit dépassé et que la mémoire du passé, la commémoration des faits malheureux et tragiques de l'Histoire, puisse rendre service à notre présent.

*

« Souviens-toi », « n'oublies pas ». L'histoire du peuple hébreu en marche dans le désert, l'histoire de notre propre marche dans tout ce que la vie nous inflige de désolations, est martelée par ces mots, ce faire-mémoire nécessaire.

« Souviens-toi de la longue marche que le Seigneur ton Dieu t'a imposée à travers le désert, pendant quarante ans ; il t'a ainsi fait rencontrer des difficultés pour te mettre à l'épreuve, afin de découvrir ce que tu avais au fond de ton cœur et de savoir si, oui ou non, tu voulais observer ses commandements. Après ces difficultés, après t'avoir fait

⁵ Tzvetan TODOROV, *Ni banalisation, ni sacralisation : du bon et du mauvais usage de la mémoire*, in *Le Monde Diplomatique*, Avril 2001, p.10 et 11

⁶ Paul RICOEUR, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Seuil, 2000.

souffrir de la faim, il t'a donné la manne, une nourriture inconnue de toi et de tes pères. De cette manière, il t'a montré que l'être humain ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (...) Prends bien garde ensuite de ne pas oublier le Seigneur ton Dieu en négligeant d'obéir à ses commandements, à ses règles et à ses décrets que je te communique aujourd'hui. »⁷

La marche - difficile - de l'humanité vers la Terre Promise, terre de paix, de réconciliation et de pardon est à ce prix : n'oublies pas le Seigneur ton Dieu, n'oublies pas ses commandements. : « *Voici le premier* - répond Jésus au maître de la Loi venu l'interroger - : *“Écoute, Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta pensée et de toute ta force.”* Et voici le second : *“Tu aimeras ton prochain comme toi-même.”* Il n'y a pas d'autre commandement plus important que ces deux-là. »⁸

Souviens-toi d'aimer.

Aimer est l'antidote de la haine. Aimer suppose l'acceptation de l'autre, le différent, l'étrange. Aimer suppose de changer de regard sur soi, sur les autres, sur le monde.

Alors, nous pourrions voir dans un buisson d'aubépine desséché depuis des mois qui se met à reverdir et à fleurir, non plus le signal pour aller massacrer impunément son voisin mais au contraire le signe de la Vie, le signe que tout ce qui s'était un jour perdu dans la nuit peut ressusciter dans la lumière.

⁷ Deutéronome 8, 2-6 et 11.

⁸ Marc 12, 30-31.